

Réponse à l'auteur des Doutes d'un provincial, proposés à MM. les médecins-commissaires, chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal / [by A.J.M. Servan] [Anon].

Contributors

Paulet, Jean-Jacques, 1740-1826.
Servan, J.-M.-A. 1737-1807.

Publication/Creation

Londres : [publisher not identified], [1785]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hutjrzm4>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

R É P O N S E

A L'AUTEUR

DES DOUTES

D'UN PROVINCIAL,

*PROPOSÉS à MM. les MÉDECINS-
COMMISSAIRES, chargés par le Roi
de l'examen du Magnétisme animal.*

Par M. Paulet A. M. P.



J. J. PAULET



A L O N D R E S.

1785.*Du 8 fev.*

RÉPONSE

A LA LETTRE

DES DOUTES

D'UN PROVINCIAL

Proposée à M. le Ministre

Commissaires, chargés par le Roi

de l'examen du Magnétique animal

Par M. Dauterive, M. D.



A LONDRES

1787



R É P O N S E

A L' A U T E U R

DES DOUTES D'UN PROVINCIAL,

*Proposés à MM. les Médecins - Commissaires ;
chargés de l'examen du Magnétisme animal.*

J'AI lu, Monsieur, avec un singulier intérêt, les doutes que vous proposez aux Médecins-Commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme animal. On ne peut pas écrire avec plus d'agrément, avec plus de goût ; on ne peut pas mettre plus d'esprit dans la discussion, plus d'art dans la manière de présenter les objets ; enfin on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti d'une pareille cause. Quelques personnes

ont prétendu que vous aviez donné un peu trop d'extension à ces doutes , & qu'en doutant de tout , vous n'aviez pas assez douté de vous-même. Quant à moi , j'ai cru , en vous lisant , entendre un habile Avocat-Général , qui , la balance à la main , rapportoit avec soin toutes les pieces , toutes les circonstances d'un procès , les comparoit , les pesoit avec une forte d'équité ; mais qui n'étoit pas fâché que la balance penchât un peu d'un côté ; car on lui entendoit dire : *je suis bien loin de me sentir impartial* , (voy. pag. 2). Malgré cette partialité , je me sentoais encore disposé en votre faveur ; mais il y a tant de choses à dire sur votre écrit , que vous ne trouverez pas mauvais qu'on en examine au moins les principales propositions.

Dès le début , vous nous annoncez que vous n'êtes point Médecin , & que vous n'avez sur la Physique générale & particuliere que des notions bien foibles. Vous allez cependant agiter des questions de Physique & de Médecine , les résoudre même , & prendre parti en faveur de quelqu'un. Convenez que vous avez besoin d'indulgence ; car il semble qu'il vous man-

que , d'après votre propre aveu , les deux qualités principales pour bien juger , la connoissance de la chose dont vous allez parler , & l'impartialité requise pour porter un jugement. Comment se persuader alors que vous ayez écrit pour être cru ? Vraisemblablement vous n'avez eu d'autre intention que de vous faire lire. Mettez-vous à la place du public. Que diriez-vous d'un Juge Rapporteur qui avertit un brillant auditoire , dont il brigue le suffrage , que , quoiqu'il ne connoisse pas le fond de l'affaire qu'il va exposer , il a déjà épousé la cause d'une des Parties ? Prenez garde , ce public est sévère.

Il résulte donc déjà , du peu qu'on vient de lire , que vous n'êtes point Physicien , quoique vous parliez Physique ; que vous n'êtes point Médecin , quoique vous parliez Médecine ; qu'il vous importe fort peu d'être cru , quand vous écrivez , & que vous n'êtes point exempt de partialité dans les causes dont vous entreprenez la défense. D'après cela , si quelqu'un dit que vous êtes un Juge récusable , on ne peut pas le lui contester , quand même

vous auriez mis toutes vos décisions ; même les plus tranchantes , sous le titre de Doutes.

C'est dans le premier paragraphe de ces Doutes , que vous dites , mais d'une manière très-décisive , « que la Médecine, ou si l'on aime
» mieux , les Médecins vous ont tué , que
» vous ne pouvez pas trouver un terme plus
» doux ; que le Magnétisme au contraire ,
» vous a soulagé , & que vous croyez , EN
» CONSCIENCE, qu'il vous auroit entièrement
» guéri , si vous eussiez eu le loisir & la
» patience de l'être ; mais qu'on fait assez que
» dans ce monde , la chose qu'on peut le
» moins faire , c'est son propre bien ». (Voy. pag. 2).

Voilà un sacrifice bien noble ! Quoi ! vous n'avez pas eu le loisir , la patience d'être guéri , & vous avez le loisir & la patience de composer un Livre de 134 pages contre les Médecins ! En vérité , à force de lire vos Doutes , je commence à douter moi-même que votre mort soit l'ouvrage de la Médecine , & votre résurrection, celui du Magnétisme. On a tant de peine

à concevoir qu'un malade soulagé & en train de guérison , l'abandonne , sacrifie ce grand intérêt de la santé , de la vie , & le plaisir sur - tout d'être guéri comme par enchantement , qui est la maniere ordinaire du Magnétisme , au dégoût de faire un Livre , d'y encadrer ses pensées , de corriger les épreuves , qu'EN CONSCIENCE , on ne peut pas se le persuader. Comment imaginer , en effet , qu'un homme qui auroit fait naufrage , & auquel on offriroit une planche propre à le sauver , au lieu de s'en servir & de gagner le port , s'amuseroit à en faire l'éloge , quoique toujours dans le danger ?

Vous ajoutez , pag. 3 , „ Aussi le rapport
 „ des Commissaires m'a-t-il désolé , en prou-
 „ vant que le Magnétisme n'est qu'une chimere ,
 „ une illusion , & vous leur dites : avez-vous
 „ donc compté pour rien , Messieurs , d'enlever
 „ aux hommes une illusion heureuse , que dis-je
 „ une illusion utile ? J'aime bien mieux cette
 „ innocente chimere que vos funestes réa-
 „ lités „.

Il me semble entendre notre navigateur , à

fréquens naufrages , qui dit : j'avois une planche pour me sauver ; vous me prouvez que ce n'est qu'un morceau de liege ; mais avez-vous donc compté pour rien l'illusion que je me faisois sur ce corps , la douce espérance à laquelle je me livrois ? vous ne me rendez rien ; vous ne me laissez rien. Cette apparence de planche valoit encore mieux que les vôtres , que vos tristes chaloupes , vos funestes navires ; & vous êtes tous coupables , puisque vous n'avez pas sçu me tromper , puisque vous n'avez pas pu me faire la même illusion.

Tel est l'arrêt irrévocable que vous prononcez contre les Nautonniers , contre tous leurs vaisseaux , contre l'art même de la navigation ; & le tout à cause du fatal naufrage que vous avez fait. Mais est-ce notre faute , Monsieur , si par hazard vous avez voyagé sur quelque mer orageuse , si votre navire étoit mauvais , ainsi que votre pilote ; si dans vos naufrages vous préférez un morceau de liege à des planches solides. Pourquoi ne nous avertissiez-vous pas , en nous faisant connoître vos goûts ? Nous aurions été sur nos gardes ,

& en cas d'accident, chacun auroit imaginé le genre de chimere qui vous convient le mieux. Mais vous ne nous dites rien , & tout-à coup vous faites une sortie contre les Médecins.

Si vous traitez toutes les professions , auxquelles vous avez affaire , avec la même rigueur de logique que les Nautonniers ou les Médecins , que n'ont-elles pas à redouter ? Lorsque vous perdez , par exemple , le plus léger incident dans un procès, votre cause fut-elle des plus mauvaises , il ne s'agit de rien moins sans doute que d'en intenter un à tous les Juges , à tous les Tribunaux. Lorsque vous avez recours à quelque Architecte , pour construire une maison , tous ceux de votre canton doivent faire des vœux pour qu'elle soit bien faite & à votre goût ; car il paroît , du train que vous y allez , que vous ne feriez grace à aucun.

Vous nous direz peut-être : cela est reçu. Quand il s'agit de toute autre profession , on n'y regarde pas de si près. Mais quand il est question des Médecins , on ne risque rien d'être injuste à leur égard , de ne faire grace

à aucun. Ne voudroient-ils pas exiger encore de nous une force de raisonnement, après avoir affoibli tous nos organes ? Ce feroit bien la plus grande de toutes les injustices, le plus violent de tous les despotismes. Heureusement, ils m'ont laissé assez de vie pour leur tenir tête, & ce n'est qu'avec eux que je veux manquer de logique. On sçait bien d'ailleurs que je n'en manque pas.

» Le plus grand avantage, dites-vous, de cette
 » innocente chimere qu'on appelle le Magné-
 » tisme, c'est d'écarter de nous les poisons,
 » les poignards de la Médecine. Eh ! plût à
 » Dieu, ajoutez-vous, que le Magnétisme
 » fût la seule Médecine, celle des Curés,
 » celle des meres de famille ! » La nature,
 que les Médecins ont méconnue, ne feroit plus
 opprimée, étouffée ; elle feroit entendre sa voix,
 & le Magnétisme serviroit à faire connoître
 au moins ses intentions, à diriger ses vo-
 ontés.

Mais je vous prie, Monsieur, de me dire, que feroit cette nature, que vous nous re-
 prochez tant d'avoir méconnue, si elle étoit aux

prises, par exemple, avec cette Demoiselle d'Amérique dont vous parlez, pag. 53, qui couvoit depuis tant d'années chez ce galant homme ou homme galant qui vous en fit confidence au bacquet, *où regnent*, dites-vous, *la confiance & l'égalité primitives*? Elle auroit beau se débattre contre nature; elle seroit vaincue & forcée d'avoir recours à quelqu'un de ses Ministres.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'il est des maladies au-dessus de la nature & même du Magnétisme, qui, dans l'occasion dont vous parlez, ne fit que mettre le mal en évidence. Il est vrai qu'il le fit toucher, *au doigt & à l'œil*, comme vous le dites ailleurs. Il est certain que cette découverte a été due au bacquet. Lorsque cela tombe sur un Menuisier ou sur un Tonnelier, le phénomène est moins difficile à expliquer; & il est évident que c'est alors l'effet de quelqu'un de ses bacquets, c'est-à-dire, de son ouvrage qui réagit sur son auteur. Mais lorsque cela arrive, comme on l'observe tous les jours, à ceux qui n'ont pas l'honneur de siéger aux bacquets, ou qui ne sont pas

Menuisiers, le phénomène est beaucoup plus embarrassant. Aussi, ne vous nie-t-on pas ce qui paroît incontestable, & on est d'accord avec vous sur ce point.

Nous ne sommes pas encore aux reproches graves ; vous conviendrez d'ailleurs que , jusqu'ici , tout se réduit à de pures billevesées.

Vous reprochez , par exemple , à l'Auteur du *Mesmer justifié* , de s'être moqué de tout cela. Vous exigez même qu'il réfléchisse beaucoup , à l'exemple des Nations étrangères , & qu'il réfléchisse sans rire , aux effets d'un bacquet. Mais ne croyez-vous pas que le Tonnelier de Nevers , en composant ses jolies chansons bachiques, en même-tems que ses bacquets, n'ait fait autant de bien à la Nation en l'égayant, que M. Mesmer, en l'attristant avec les siens , quoiqu'il y mette de l'eau & des bouteilles cassées ? Croyez-moi, pour tirer bon parti d'un bacquet , d'un tonneau , il faut aller aux Italiens, entendre chanter :

Un Tonnelier ,
Dans son tonneau , &c.

Ou chez la blanchisseuse , lorsqu'elle coule

gaiement sa lessive ; & persuadez-vous que tout bacquet n'est qu'un composé de morceaux de bois de chêne ou de sapin , & que toute la différence qui existe entre tous les cuiviers , les bacquets , les tonnes & les tonneaux , c'est qu'il y en a qui , suivant les gens & les circonstances , inspirent de jolies chansons , du plaisir , & de la gaité , & d'autres qui font faire de fort laides grimaces , sur-tout lorsqu'ils sont placés dans de beaux appartemens , rue Vivienne , ou rue Coquéron.

Combien de fois & en combien de manières , ne reprochez-vous pas aux Médecins , de donner un fatras de drogues , de remèdes , & d'étouffer ainsi ce cri de la nature , qui dit : *ne me tuez point !* On voit bien que vous ne connoissez que la Médecine magnétique , & que vous n'avez jamais été Médecin. Vous allez juger de notre embarras.

D'un côté , les Apothicaires se plaignent depuis plusieurs années , que la Médecine est trop simple ; qu'on n'ordonne pas assez de drogues : & dans le fait , leur profession est mauvaise pour cette seule raison : d'un autre , le

peuple , sur-tout celui des Vaporeux , demande avec transport , nous crie à tue-tête ; donnez-nous donc des remèdes , quelques médicamens. Si le Médecin s'y refuse , ils ont recours aux Charlatans , qui leur en vendent tant qu'ils veulent. Combien y a-t-il de gens , dans ce monde , qui ne mesurent le mérite d'un Médecin , que sur la longueur de ses ordonnances , ou qui ne le quittent qu'à cause de ses formules trop courtes. Vous entendez un de ces beaux-esprits , qui dit : ce Médecin ne peut pas me guérir ; il ne me donne presque rien. Que peuvent me faire la crème de tartre , le petit lait , les bains , quelques sels , quelques jus d'herbes ! Ce n'est tout au plus que pour me préparer , ou pour m'amuser. Il faut que j'en prenne un autre. Vous savez que ces sortes de malades désespèrent de leur guérison , si leur cheminée n'est garnie de cinq ou six sortes de potions , si leurs gens ne disent , en publiant le bulletin de la maladie : il faut que notre maître soit bien mal , il a une potion à prendre à cinq heures du matin , une autre à huit , une autre à midi , &c. Si les choses ne sont point

ainsi , on en prend un autre qui sache bien médicamenter.

Le Médecin perd donc souvent la confiance du malade , précisément par la raison qui auroit dû la lui conserver , parce que ses formules ne sont pas assez longues , parce qu'il n'ordonne pas assez de drogues.

D'autre part , un singe de Montaigne ou de Rousseau , jugeant des Médecins par la pratique d'un Chirurgien de village , qui l'aura saigné , purgé , émétisé , à toute outrance , croit que tous les Médecins en font de même , ne donnent pas seulement le tems aux malades de respirer , à la nature , celui de se reconnoître , d'opérer une crise. Le traitement qu'il a essuyé , devient un texte fécond pour un superbe discours , pour une satire sanglante contre tous les Médecins. Il y met en françois , ce que Pline disoit en latin , sur-tout cette phrase , *prisci rem medicam non damnabant , sed artem* , & fait ensuite des jeux de mots , suivant le goût du siècle , pour prouver que les Médecins l'ont tué , ou qu'ils doivent arriver sans la Médecine.

Vous voyez donc bien qu'ils sont souvent jugés diversement. Mais du moins, Plin en faisant ses sorties contre la Médecine, avoit des connoissances, étoit même fondé vis-à-vis de certains Médecins, de son tems, qu'il nomme, & dont il fait connoître les systêmes & les travers. Vous ne nous avez pas fait connoître les nôtres. Quelle confiance voulez-vous que nous ayons en quelqu'un qui se répand en reproches amers, sans nous faire appercevoir nos torts. Il ignore non-seulement que ses reproches ont été faits & repoussés vingt-fois ; mais l'existence des écrits sur la vraie Médecine, lui est aussi inconnue que celle des Médecins qui la professent. Si on lui parle, par exemple, de Vander-heyden, dont la Médecine étoit simple, ou de Ramazzini, il croit qu'il est question d'un banquier de la rue Royale, ou d'un joueur de violon du concert spirituel. Il reste stupéfait lorsqu'il apprend que le pere de la Médecine n'ordonnoit presque point de remedes, & que les premiers essais de cet art ont été des observations notées au lit des malades abandonnés à la nature, pour savoir ce qu'elle peut faire.

Quel dommage ! Il avoit cependant préparé de fort beaux discours sur le pouvoir de la nature , à laquelle il vouloit , disoit-il , ramener tous les Médecins. Il vouloit leur parler aussi d'Hippocrate , qu'il citoit souvent , de leur devoir auprès des malades , de la manière de faire des expériences en Médecine , & de celle dont ils doivent s'y prendre dans les maladies. Il est vrai , disoit-il , que je n'en ai jamais suivi aucune de sérieuse ; mais je me figure à-peu-près comment les choses se passent , & cela me suffit.

Vous voilà donc en train , Monsieur , de parler d'Hippocrate , comme si vous l'aviez lu , des maladies que vous n'avez jamais suivies , de la nature luttant avec elles , de la valeur des observations faites en Médecine , des expériences , des hautes Sciences , de la Physique , du Magnétisme , de l'Électricité , des vérités découvertes par Locke , par Newton , & jusqu'à Bleton , qui ne s'attendoit pas certainement à se trouver en si bonne compagnie , & auquel vous croyez , dites-vous , fort & ferme (pag. 46), tout se trouve dans votre Livre.

Déjà , dès la troisieme page , après avoir un peu parlé de vous (c'est l'usage) , vous nous faites part des effets du Magnétisme observés en Province , & vous dites :

« Je puis l'attester ; j'ai suivi en Province , un
 » traitement public par le Magnétisme , & sur
 » cinquante malades , cinq ou six éprouvoient
 » à peine quelques convulsions nullement fâ-
 » cheuses pour eux-mêmes , & moins encore
 » épidémiques pour les autres ; mais les autres ,
 » abjurant la Médecine avec mépris , éprou-
 » voient quelque soulagement , par ce que vous
 » appelez les illusions du Magnétisme , ou
 » par la puissance très-réelle de la bonne &
 » simple nature ».

Il résulte , par conséquent selon vous , des effets du Magnétisme exercé dans votre Province , que le bien qu'on éprouve au bacquet , lorsqu'on est malade , ou non , est en raison directe du mépris qu'on a pour la Médecine. En effet , les sujets magnétisés dont vous parlez , n'ont été évidemment soulagés qu'autant qu'ils abjuroient cet art avec mépris. On en peut conclure que l'anti-Médecine est la Médecine la plus puissante

sante qu'on connoisse; je crois avoir sur ce point, saisi parfaitement votre idée. Il ne lui manque qu'une heureuse application. En cas que vous soyez jamais malade sérieusement, je vous conseille de vous faire entourer de baquets, d'une palissade magnétique, & de défendre à tout être médical ou sentant tant soit peu la Médecine, de vous aborder. Je suis persuadé que l'idée seule de n'être point secouru par des Médecins, vous guérira. Si cette idée fut entrée fortement dans la tête de M. le Comte de Brégé, de Madame la Marquise de Fleury, de M. Court de Gébelin, à coup sûr, ils ne seroient pas morts. Mais ils ne se défendirent que mollement contre les anciens préjugés. Je vous donne ce conseil, sur-tout, en cas de forte apoplexie, ou d'un troussé-galant : c'est-là où l'anti-Médecine brille; elle produit des effets étonnans; vous pourrez en juger; il n'y aura point d'agonie.

Pauvre Hippocrate ! Vous vous êtes donc bien tourmenté en vain, pour nous donner l'histoire exacte de vos malades qui ne purent guérir par les seuls efforts de la nature; mais

vous étiez présent , & peut-être est-ce votre présence qui a tout gâté ; car enfin , il falloit bien encore leur donner quelque boisson ; vous n'avez pas pu leur refuser un verre d'eau , s'ils vous l'ont demandé , & ce verre d'eau peut leur avoir été funeste.

Avouez qu'à force de tourner & de retourner ce Magnétisme , il se réduit à bien peu de chose ; car , si c'eût été un seul point de plus que zéro , c'en étoit fait de la Médecine , de la Commission, des Commissaires, de la Faculté, de l'Académie , &c. Avec votre talent , quel parti n'auriez-vous pas tiré de ce point ! Vous êtes forcé de convenir que le Magnétisme n'est rien , est une chimère ; mais vous dites : *cette chimere est innocente* ; que c'est une erreur , *mais cette erreur , ajoutez - vous , est utile* ; que c'est une illusion ; mais cette illusion , vous la trouverez *douce , chere , heureuse , précieuse*. En vérité ! Plus je lis , plus j'admire votre art. Je suis presque tenté de croire même qu'il y a quelque chose d'extraordinaire chez Bléton , & chez Mesmer , puisqu'ils ont excité votre admiration , votre sensibilité & votre enthousiasme.

Avec quel intérêt tendre , par exemple , ne parlez-vous point de leurs Magnétismes , du Magnétisme animal , & du Magnétisme hydroscopique ! Votre cœur attendri s'émeut à la vue des épreuves qu'on va leur faire subir. Vous tremblez déjà qu'ils ne soient en défaut ; vous dites en parlant de ce pauvre Bléton : « Voici » comment on lui prouve qu'il se trompe , ou » qu'il veut tromper. On conduit cet homme » dans une grande basilique ; & là , devant une » nombreuse assemblée , on lui bande les yeux » & on lui dit : *vas essayer ton organisation*. Je » vous laisse à penser , Messieurs , quel devoit » être l'état de ce *pauvre étranger* ; l'assemblée , » le lieu , la religion , le respect , la terreur » secrète que ces idées inspirent , le retentissement des voûtes * , le silence profond succédant au murmure & le murmure au silence . . . » Que fait tout cela , dira-t-on ? Tout cela pouvoit suffire , si je puis dire ainsi , à *désorganiser* Bléton (pag. 46).

* Notez que la principale expérience fut faite dans le jardin de Sainte Genevieve.

Mais vos allarmes, au sujet de ce *cher* Magnétisme animal, sont d'un intérêt bien autrement tendre. Votre cœur palpite & frémit à la vue de cet appareil, de cette expérience terrible faite à Passy, sur le jeune homme à qui on bande les yeux. Je crois vous entendre dire : Dieux immortels ! jetez un regard favorable sur cette expérience ; faites en sorte qu'elle soit toute en faveur du Magnétisme animal. Quelle épreuve, grands Dieux ! Enfin, elle est faite ; voici de quelle manière vous la rendez.

« Vous voulez éprouver, dites-vous, l'action du Magnétisme communiqué à un arbre ;
 » & pour cela, Messieurs, que faites-vous ?
 » Vous assemblez la Ville & la Cour. Aux yeux
 » de cette multitude formidable de regards *
 » concentrés sur lui seul, vous bandez les yeux
 » à ce jeune homme, & après cet appareil qui
 » doit agiter son imagination, troubler le cours
 » des esprits, & *déconcerter* le jeu de l'économie animale, qui n'est plus tel que lors-

* Notez qu'il y avoit douze personnes.

« qu'elle s'exerce dans le calme & la sécurité ;
 « vous offrez en cet état ce jeune homme au
 « Magnétisme. Ce PAUVRE Magnétisme manque
 « son effet ; & vous chantez victoire. Hélas
 « Messieurs . . . vous croyez avoir éprouvé le
 « Magnétisme, & vous n'avez fait que le *dé-*
 « *router* ».

Il est certain que toutes ces catastrophes ,
 vraiment fâcheuses pour le genre humain ,
 n'ont eu d'autre source que ce malheureux
 bandeau mis sur les yeux , qui *désorganise* les
 uns , *déconcerte* les autres , *déroute* même jus-
 qu'au Magnétisme animal , quoique soumis à
 des loix invariables , qui paroissent indé-
 pendantes de tous les bandeaux. Aussi, vous
 êtes-vous bien vengé sur ceux qui ont décrit ,
 avec tant de complaisance , celui de ce jeune
 homme , en prouvant qu'ils en ont un bien
 plus épais sur leurs yeux. Voilà comme on
 les traite tous ces faiseurs de si plaisantes
 expériences. D'ailleurs , c'est grossier. Il y a
 une sorte d'inhumanité & de barbarie à dé-
 masquer publiquement un fripon , un pauvre
 diable qui ne fait pas grand mal. A la bonne

heure , quand cela gagne les Grands , les gens instruits , qu'on prend beaucoup d'argent ; mais on fait bien que Bléton , par exemple , n'étoit pas cher , & que tous ces tours de gibeciere ne passent pas ordinairement la canaille , à laquelle il faut une pâture convenable à son ignorance crasse. Si quelques grands Seigneurs , pour passer le tems , ont été voir ces tours de passe-passe , personne n'ignore que c'étoit pour s'amuser quelques momens. Mais il est vraisemblable qu'aucun d'eux n'y a cru , & que vous-même vous n'y croyez pas intérieurement. Cependant , allons toujours comme si vous y croyez.

C'est dans le paragraphe des doutes , qui a pour titre : *Doutes sur ce que vous n'avez point voulu faire* (pag. 12) , que vous tirez un si grand avantage de la négligence où les Commissaires paroissent avoir été , de ne s'être pas tous rassemblés , (eussent-ils été cent) , pour suivre un traitement public ; donnant pour preuve de leur négligence , votre propre expérience sur l'intensité des effets du Magnétisme exercé en grand ; intensité , dites-vous ,

toujours relative au nombre des malades & dont l'énergie ne se déploie avec une grande activité, que dans cette circonstance. Vous ajoutez qu'un curieux d'histoire naturelle peut voir tous les objets de la nature, tandis que toute sa vue se réunit sur un insecte. Pour se justifier, les Commissaires ont donné leurs raisons, entr'autres, celle-ci : *« qu'on voit alors trop de choses à la fois, pour bien en voir une en particulier »*. Cette raison principale a paru bonne, en général; vous la trouvez mauvaise; & celles que vous donnez pour la combattre sont si séduisantes, qu'elles m'ont frappé. Cependant, l'exemple que vous alléguiez de la possibilité, de la facilité, de l'habitude même qu'ont les Médecins de pouvoir suivre un grand nombre de malades, comme dans les hôpitaux, ne m'a pas séduit, quoique spécieux. Il semble qu'un abus, un inconvénient, reconnu pour tel & toujours forcé par les circonstances, ne devoit pas être cité comme un moyen de preuve ou d'exemple. Malgré cela, j'allois conclure en votre faveur, lorsque le hasard m'a fait faire une découverte qui m'a détrompé.

En parcourant l'ouvrage qui a pour titre : *Doutes d'un Provincial proposés à Messieurs les Médecins-Commissaires, chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme-animal*, j'y ai lu un ou deux passages, où les inconvéniens de ces fortes d'observations, faites à la vue d'une trop grande multitude de personnes, sont très-bien détaillés.

L'auteur y dit, pag. 41 & 42, que lorsqu'il
 « s'agit d'observer un phénomène dans l'écono-
 » mie animale, il seroit souverainement dé-
 » raisonnable de la troubler, dans un tel cas;
 » au point de déconcerter ses opérations
 » ordinaires; & il cite, à cette occasion, le
 » cas de ce jeune homme à qui on banda les
 » yeux, au milieu d'une multitude formidable
 » de regards concentrés sur lui; ce qui dut
 » nécessairement porter le trouble dans le
 » cours des esprits, déconcerter le jeu de
 » l'économie animale, &c; & pag. 48, que
 » dans toutes les expériences qui prennent
 » l'homme pour sujet, il faudroit choisir,
 » pour les bien faire, les momens du calme
 » le plus profond; qu'il faudroit même ap-

» pliquer toute son industrie à faire naître ce
« calme , &c. »

J'ai senti , avec l'Auteur , combien il est important , en effet , dans ces fortes d'occasions ; que ceux qui observent & les sujets à observer ; soient , les uns & les autres , dans cet état de calme & de sécurité , qui permet & facilite une observation rigoureuse. J'avoue que , sans ces passages , j'aurois été fort embarrassé pour répondre à votre objection , qui m'avoit paru très-forte. Heureusement cet ouvrage , dont vous ne pouvez pas récuser le témoignage , est un livre à ressources , comme vous voyez. Je reviens à votre.

On y trouve un reproche un peu plus grave , fait aux Médecins ; on y lit pag. 13 :

« Et vous , Messieurs , en qualité de Médecins , que ne deviez-vous pas redouter ? L'impérissable mémoire de ce Public , qui punit tout , seulement n'oubliant rien , lui rappelle que vous l'avez trompé sur l'émétique , sur le quinquina , sur la circulation du sang , sur l'inoculation , sur la santé , sur la vie ; enfin , sur toutes choses ».

Rappelez-vous que , d'abord , tous les Médecins étoient coupables à vos yeux , pour ne vous avoir pas trompé , pour ne vous avoir pas fait chérir l'erreur, l'illusion, les menfonges, les chimères , que vous préféreriez , disiez-vous , à leurs funestes réalités. Ici , ils le font , pour vous avoir trompé ; & vous les livrez à l'indignation du Public , en lui indiquant même les objets sur lesquels il a été induit en erreur.

Je ne vous cache pas que , singulièrement prévenu pour votre ouvrage , je n'aurois jamais cru y trouver tant de contradictions. Mais accordez-vous donc une fois. Si les Médecins sont coupables, quand ils ne savent pas vous tromper, ils ne le sont donc pas , lorsqu'ils vous trompent. De quelque manière qu'ils fassent, il paroît qu'ils sont toujours fort à plaindre. Leur position me rappelle la fable du Meûnier & de ses enfans , qui alloient vendre leur âne à la foire. S'ils le laissoient aller seul , on y trouvoit à redire ; s'ils le portoient , c'étoit encore pis ; s'ils le montoient , on le trouvoit encore mauvais. On fait enfin le parti qu'ils prirent. Les Médecins pourroient en faire de même aujourd'hui.

Que leur conseillez-vous ? Faut-il qu'ils montent leur baudet ? Faut-il qu'ils le portent, ou qu'ils le fouettent & le laissent aller ? Choisissez ; on prendra le parti qui vous conviendra le mieux.

Avant de répondre sérieusement aux reproches que vous nous faites ; on peut vous demander, d'abord, ce qu'a de commun la circulation du sang avec un remède ou un moyen de soulager l'humanité, & qui est ce qui a fait un crime à Harvey d'avoir démontré cette circulation ? Une découverte, pour ainsi dire, indifférente & qui n'a presque aucun rapport avec les moyens de guérir, peut être contestée, sans doute, sans qu'il en résulte ni bien ni mal pour l'humanité. Il est même nécessaire qu'elle le soit, pour que, du choc des opinions, résulte la lumière, la démonstration de la vérité. La dispute qui s'éleva, à ce sujet, entre Riolan & Harvey, fut-elle scandaleuse pour le Public ? Riolan & Harvey, deux Anatomistes célèbres, l'un en France, l'autre en Angleterre, ne cessèrent point de s'estimer, & conservèrent la considération, les places,

les dignités que leurs talens leur avoient acquises. Celle qui s'éleva ensuite entre Ruisch & Malpighi, sur quelques points d'Anatomie, fut-elle plus scandaleuse ? Il en résulta que tous ces points furent éclaircis, mieux connus, & que l'art y gagna. La discussion est donc permise. Mais Servet ne fut pas brûlé pour avoir indiqué le premier la circulation du sang dans les poumons. Cette circulation étoit fort indifférentes aux intérêts de Calvin. Les Médecins n'ont donc jamais trompé le Public sur la circulation des humeurs. Quel intérêt pourroient-ils avoir ? Ils se tromperoient eux-mêmes les premiers ; & s'il leur reste encore sur le mouvement du sang, dans certaines parties, des choses problématiques ; que peuvent avoir de commun leurs doutes avec la santé publique ? Y a-t-il quelque Arrêt qui condamne comme hérétiques, ou qui voue à la haine des Médecins, ceux qui croient, ou ne croient pas à la circulation du sang ? Vous voyez donc bien qu'une opinion [quelconque sur ce point, est très-permise, sans que le Public en souffre.

Les autres objets, avec lesquels celui-ci se

trouve lié, dans votre livre, présentent un intérêt d'une toute autre considération. Il s'agissoit de savoir si l'émétique , le quinquina , l'inoculation étoient utiles ou nuisibles à l'humanité ; & à cet égard , un reproche peut être grave ; reste à savoir s'il est fondé ?

Vous parlez de l'émétique , du quinquina , de l'inoculation ! S'il vous étoit possible de vous former une idée , même confuse , des maladies ; de toutes les connoissances que la Médecine exige pour être exercée comme il convient ; de la prudence que cet art si délicat demande , pour l'administration des secours dans les maladies , sur-tout de ceux qui ont quelque activité ; du danger de certaines épreuves & de l'incertitude du succès ; de l'importance de la profession ; de la sollicitude que chaque Médecin éprouve ; de l'intérêt qu'il a de guérir son malade & de la satisfaction qu'il ressent lorsqu'il en vient à bout ; des inconvéniens de certaines drogues , qu'on a essayé vingt-fois de reproduire en Médecine , & dont on a été toujours forcé de proscrire l'usage ; de l'audace d'un Charlatan qui , sacrifie tout à sa cupidité ;

vous frémiriez ; ce vaste champ de la Médecine vous paroîtroit un marais inconnu , où vous n'oseriez faire un pas , de peur de vous y enfoncer ; vous sentiriez la nécessité où l'on est qu'il y ait des hommes honnêtes , humains , éclairés , difficiles même , qui ayent le courage de démasquer l'imposture , de s'opposer aux innovations , & de faire appercevoir les épées que la charlatanerie ne cesse de suspendre sur vos têtes.

Vous parlez de l'émétique ; & sans-doute , de celui dont les Médecins ont fait proscrire l'usage. Mais savez-vous de quel corps , de quelle substance vous parlez ? Est-ce du *verre d'antimoine* , du *safran des métaux* , ou du *tartre émétique* ? En supposant que ce soit ce dernier ; que diriez-vous , si vous appreniez qu'il y a en Médecine , trente moyens d'exciter le vomissement sans inconvénient ; que l'efficacité de ces moyens a été constatée , reconnue par l'expérience ; que l'émétique nouveau exigeoit dans l'origine , suivant les diverses préparations , tantôt deux , tantôt trois , tantôt quatre , cinq & même six grains , pour faire

vomir ; que son effet a été quelquefois si violent , qu'il en a résulté des convulsions , des crachemens de sang , des douleurs d'estomac , dont on s'est ressenti le reste de la vie ; que les métaux peuvent porter une impression funeste au corps ; qu'ils ne peuvent subir que très-difficilement l'action de nos sucs pour être domptés ; alors , vous auriez dit comme les autres : **A** quoi sert de se presser d'introduire en Médecine , un trente & unieme vomitif , qui expose à tant de risques , puisque nous en avons trente qui sont innocens ? C'est tout ce qu'on pourroit faire , s'il n'y avoit aucun moyen de faire vomir. Cet émétique , dont vous parlez , pourroit donc être pros crit , même aujourd'hui , qu'on ne se ressentiroit pas de sa privation. Ainsi , cette découverte se réduit à fournir un vomitif de plus en Médecine ; & si les Médecins ont été d'abord très-circonspects sur son usage ; s'ils ont mis même de la rigueur & des entraves à la cupidité & à l'enthousiasme , toujours aveugles , qui le prenoient ; s'ils ont attendu que sa préparation fût perfectionnée , comme elle l'est

aujourd'hui , pour l'adopter ; ils ont sans doute bien fait , & à cet égard , leur prudence ne mérite que des éloges.

On n'auroit donc , jusqu'ici , aucun reproche à leur faire , quand même ils auroient fait proscrire , dans l'origine , le tartre-émétique. Mais que diriez-vous , si l'on vous prouvoit que l'émétique dont ils ont fait proscrire l'usage , est réellement encore pros crit , sinon de droit , du moins de fait , puisque personne ne s'en sert. Demandez ce que c'est que le *mochlique* (vous n'êtes pas obligé de le savoir) , & l'on vous dira que c'est une espèce de verre pilé , avec du sucre. Vous voyez donc bien que les Médecins n'ont pas eu tant de tort de faire proscrire l'usage d'une substance capable de déchirer vos entrailles. Si , sans besoin d'une pluie pour vos moissons , on vous en offroit une bienfaisante ; vous diriez , je l'accepte ; je pourrai m'en servir dans l'occasion ; abondance de biens ne nuit jamais ; mais si , en place de cette pluie , on vous offroit une grêle ; l'accepteriez-vous ? Eh ! bien , l'émétique , dans
l'origine

l'origine , étoit cette grêle. Que falloit-il faire?

Quant au safran des métaux , donné long-tems & même encore aujourd'hui dans quelques provinces , pour le véritable émétique ; il seroit à désirer que son usage fût pros crit de même , à cause du mal qu'il produit quelquefois à certaine dose , laquelle est toujours relative , comme vous savez , à ses diverses préparations. Vous sentez à merveille , que pour pouvoir compter sur des observations en Médecine , sur les effets d'un remède composé , tel que celui-ci , il faut qu'on s'accorde sur la préparation , qu'elle soit uniforme , la même par-tout. Celle de l'émétique ne l'est pas encore généralement en France. Il y en a de blanc , il y en a de jaune , il y en a couleur de safran. L'un exige deux grains , l'autre quatre , l'autre six pour faire vomir. Voilà ce qu'on appelle un véritable abus à réprimer , en province ; un beau sujet de réquisitoire pour un Avocat-Général. Si vous connoissez quelqu'un de ces Messieurs , & que vous soyez aussi humain que je le présume , faites en sorte que la province vous soit rede-

vable de ce service ; il n'y en a peut-être pas de plus important à lui rendre. N'oubliez pas que , pour cet effet , il est nécessaire de faire proscrire, aujourd'hui , l'émétique dont on fait usage chez vous ; que peut-être votre maladie ne vient que de ce que vous l'avez pris , & que pour ôter au Public un poignard dont il se sert tous les jours , lorsque les représentations & les vœux des Médecins sont superflus , il est très - nécessaire alors de trouver quelque habile Avocat , assez généreux pour prendre sa défense. S'il s'en trouve quelqu'un prêt à plaider sa cause , c'est au nom de l'humanité , qu'on lui demande aujourd'hui la proscription de ce remède. Cette occasion fournira celle de connoître quels sont les hommes qui aiment sincèrement la vérité & le bien public. Vous voyez que nous pensons bien différemment sur l'emploi de l'émétique & qu'il y a encore bien des choses à dire & à réformer sur son usage.

Vous parlez aussi du quinquina ; & vous prétendez que les Médecins ont trompé le Public sur ce remède & sur ses effets. Mais que prétendez-vous leur reprocher ? Est-ce d'avoir

adopté ou rejeté son usage ? Dans le premier cas , faites le procès aux premiers Praticiens de l'Europe , qui l'ont célébré dans son origine , à Morton , à Sydenham , à Helvetius & autres ; dans le second , c'est à-dire , dans le cas de proscription , vous ne trouverez personne ; aucun Médecin n'a pros crit l'usage du quinquina ; mais vous en trouverez beaucoup qui en ont fait connoître l'abus & les inconvéniens , dans plusieurs maladies ; & alors , vous pouvez accuser Ettmuller , Rivinus , Malpighi , Baglivi , les Médecins de Breslau , Ramazzini & autres : ils sont tous coupables d'avoir marqué les cas où ce remède nuit , & ceux où il est utile. C'est à Morton , c'est à Sydenham , c'est à Helvetius , c'est aux écrits de ces Médecins faits pour convaincre , qu'est dû le fréquent usage du quinquina , en Europe. C'est à Ettmuller , c'est à Ramazzini qu'on doit la connoissance des dangers de son abus. Il n'y a ni condamnation , ni proscription sur son usage ; tout le monde s'en sert. Y a-t-il d'exemple qu'on fasse des vœux pour qu'un arbre produise des fruits , lorsqu'il en est tout

couvert ? Il est donc démontré que le reproche que vous faites aux Médecins, sur l'usage du quinquina, est aussi peu fondé que celui que vous leur faisiez sur l'émétique.

Tous ces Auteurs que je viens de vous nommer, vous sont sans doute peu connus, & cependant, vous les avez tous jugés comme si vous les connoissiez. La cause du quinquina vous paroît aussi décidée que si vous aviez été nourri dans nos écoles. Eh bien ! elle ne l'est pas encore pour tous les Médecins.

Vous qui savez tout, Monsieur, qui tranchez sur tout, vous parlez encore de celle de l'inoculation ; & vous prétendez que les Médecins l'ont jugée & se sont élevés contre. Eh bien, vous vous trompez encore. Les sentimens ont été partagés. Cela vous étonne ; vous croyez donc qu'il est bien aisé de décider la question de savoir s'il est utile ou nuisible pour l'humanité, de répandre une peste par-tout, d'entretenir une contagion éternelle dans un pays ? Mais vous êtes, à ce qu'il paroît, plus malin que les Médecins ; vous voudriez bien qu'ils l'eussent adoptée

cette inoculation ! Quel plaisir pour vous ; si , pour charger votre tableau , après les avoir peints avec leurs poignards & leurs poisons , vous eussiez pu les représenter encore trafiquant des maladies , attaquant l'humanité entière , les poignards & les poisons dirigés contre les malades , & des maladies dirigées contre ceux qui se portent bien ! C'est alors que vous auriez dit : allumons les fagots ; dressons vite les bûchers ! Quoi ! ils ne se contentent pas de nous poignarder , de nous empoisonner avec leurs drogues , quand nous sommes malades ; ils viennent encore , armés de maladies , nous attaquer lorsque nous nous portons bien ! c'est une race à exterminer.

Vous voyez donc bien , Monsieur , qu'il y a encore bien des choses problématiques , surtout pour celui qui voit & juge de sang froid. Vous qui n'êtes pas dans ce cas ; vous pour qui les questions les plus difficiles , les plus épineuses sont résolues , vous avez de la peine à comprendre comment les Médecins ont pu ne pas trancher toutes ces difficultés , sur le

champ ; & vous concluez qu'ils ont trompé le Public sur sa santé, sur sa vie, sur toutes choses. En supposant qu'ils se soient trompés une fois, je vous ferai obligé de vouloir bien nous le dire & de nous le prouver ; & , quand vous l'aurez fait , de nous dire en même-tems , qui est-ce qui ne se trompe pas , & combien vous reconnoissez , sur la terre , de tribunaux infaillibles ?

Croyez-vous de bonne foi , qu'un Négociant habile , qui auroit à opter entre deux objets d'industrie ou de commerce permis , dont l'un , en même-tems qu'il seroit très-avantageux au Public , lui assureroit son crédit , sa fortune , de la considération ; & l'autre lui feroit courir des risques , l'exposeroit à toutes sortes de disgraces ; croyez-vous qu'il préféreroit celui-ci au premier , pour avoir le plaisir de tromper le Public , de faire piece à tout le monde , à lui-même ? Il faut que vous connoissiez bien peu les hommes & leurs intérêts. Ne savez-vous pas que les secours les plus efficaces sont la véritable marchandise du Médecin , que personne n'est plus intéressé qu'eux à la connoître & à la

fournir. Mais on voit bien que votre intention n'a pas été de prouver qu'ils se sont trompés ou qu'ils ont trompé le Public, vous avez voulu essayer de leur faire du mal : en voici la preuve.

Dans l'énumération que vous avez faite, avec tant de justesse, de discernement & de justice, de tous ces chefs d'accusation contre eux, on a remarqué que vous avez oublié, à dessein, de faire mention de ce qu'ils ont réellement pros crit ou fait proscrire. Pourquoi n'avoir pas parlé, par exemple, de la transfusion du sang, de l'usage des vaisseaux, des ustensiles de plomb, de celui des vins lithargirés, des fards pernicioeux, d'un millier de compositions suspectes, de la méthode de préserver des hernies par la castration, de la vente des plantes vénéneuses, qu'on exposoit dans les marchés publics, objets sur lesquels ils ont éclairé le Public, les Magistrats, & qu'ils ont fait proscrire. Pourquoi se taire sur tous ces objets, sur les avis donnés aux Magistrats, dans une infinité d'occasions, sur des objets d'insalubrité publique, sur les précautions à prendre pour arrêter les fléaux

contagieux , &c. &c. Il paroît qu'il n'entroit pas dans votre plan d'en faire aucune mention ; & c'étoit une suite nécessaire de votre impartialité.

Je passe rapidement sur ce que vous dites des commissions. Vous prétendez que les événemens ont si fortement lié les idées de commission & d'injustice , que ce mot seul est devenu pour le Public un cri d'alarme & d'injustice. Si vous connoissez des commissions injustes , il faut que vous sachiez qu'il y en a de justes , ou du moins , dont les jugemens sont approuvés. Il n'y a pas d'année où l'on ne propose trente moyens , que l'on donne pour nouveaux ou pour efficaces en Médecine , & dont l'examen & l'expérience démontrent l'insuffisance & très-souvent le danger. Ces sortes de commissions , dont vous ignorez l'avantage , sont pour le Public une sauve-garde assurée contre les surprises , les tentatives de la charlatanerie.

Heureusement ce Public , que vous ameutez avec tant de charité contre nous , ne voit pas ces poisons , dont on essaie de tems en

tems de renouveler l'usage , & qui se trouvent proscrits aussi-tôt qu'ils se montrent. Mais soyez certain que lorsqu'une chose est salubre & bonne, on n'a besoin ni de prestiges , ni de ruses , ni de commission. Ce Public dont vous parlez , qui voit tout , qui juge tout , a bientôt apprécié l'avantage de la découverte. Celui qui inventa la bride du cheval , n'eut pas besoin d'une commission , pour savoir si elle étoit utile. Il en est de même de toutes les découvertes ; & en général , tout ce qui exige une commission , suppose de part ou d'autre , ou vice , ou doute , ou incertitude , ou prestige. On n'a pas besoin d'allumer des flambeaux pour savoir si le soleil éclaire.

J'en conclus que si le Magnétisme eut été quelque chose , & quelque chose de bon , il n'avoit pas besoin de commission. Je ne dirai point comme un grand-homme , qui , parlant des commissaires, du nombre desquels on vouloit le mettre , & de ceux qu'ils alloient inspecter , dit : *les uns sont des fous , les autres des fourbes*. Cela est trop beau , trop grand pour notre tems , tems où il n'est question que de

colifichets , d'hommes à migraines , à grimaces , à vapeurs , à cerfs-volans : c'est hors de notre sphère ; c'est Alexandre qui coupe le nœud gordien.

Je ne fais si vous vous appercevez, Monsieur, de la décadence de l'esprit humain , du besoin qu'on a aujourd'hui de pantins , de ramponneaux , de marionettes ; de l'enthousiasme que ces objets excitent , & du froid de glace , au contraire , qu'inspire tout ce qui est véritablement beau , souverainement vrai , véritablement utile. Je ne fais si vous faites attention que tout ce qui est bien en général , donne un certain dégoût , de la satiété ; que les mœurs , les opinions , tout change , tout dégénère ; qu'un chef-d'œuvre digne de Racine ou de Voltaire , ne feroit peut-être aucune fortune aujourd'hui ; mais qu'on s'enthousiasme avec fureur , pour tout ce qui porte l'empreinte du ridicule , de l'extravagance & du mensonge.

Vous , par exemple , Monsieur , qui tenez un peu de ce bord , au lieu d'employer vos talens à faire des livres contre les Médecins , à soutenir , à nourrir l'imbécille crédulité ; si

vous êtes Magistrat , que ne vous occupiez-vous d'un soin plus important , de celui de venger la veuve & l'orphelin qu'on opprime ! Si vous êtes militaire , de celui de défendre la patrie ; si vous êtes Jurisconsulte , de celui de défendre nos droits. Vous y auriez mis peut-être de la chaleur , & nous y aurions gagné. Si vous n'êtes qu'un vapoureux , isolé , il falloit vous méfier de vous , de vos nerfs , de votre loisir , de vos mauvaises digestions ; vous pouvez nous en croire : nous connoissons les hommes & leurs maladies.

Vous essayez , plusieurs fois , de mettre en parallèle le Magnétisme avec la Médecine. Mais vous n'avez pas fait attention que , tandis qu'il y a dix ou douze vapoureux ou vaporeuses , qui font des parades chez Mesmer , ou chez Desson , beaucoup de tintamarre chez eux , & des livres contre la Médecine , il y a en Europe , sept à huit cent mille hommes de l'art occupés , les uns , à secourir un apoplectique ; d'autres , à remettre un membre déplacé ; d'autres à soulager des douleurs de néphrétique ; d'autres , à délivrer un malheureux de la pierre ; d'au-

tres, à sonder la profondeur d'une plaie ; d'autres , à faire l'opération de l'anévrisme ou d'un polype ; d'autres , occupés à arrêter les progrès d'une hémorrhagie , d'une gangrène , d'une contagion , d'une fièvre maligne ; d'autres démontrant l'Anatomie, la Botanique , la Minéralogie , toutes les sciences utiles ; d'autres rédigeant leurs observations faites au lit des malades ; d'autres , leur prêtant leurs secours , consolant des infortunés dans des greniers , dans les hôpitaux ; enfin , d'autres détruisant le ver solitaire , remédiant aux convulsions , ou perfectionnant quelque méthode , quelque opération ; & sur tous ces individus , si essentiellement & si utilement occupés , à peine un ou deux lisant votre brochure.

De quoi vous êtes-vous flatté , Monsieur ? Est-ce de dégoûter le Public de la Médecine ? Mais , s'il vous prend demain , au bacquet , une colique néphrétique qui vous fasse jeter les hauts cris , vous enverrez vite chercher un Médecin qui sache y remédier. Je ne répondrais pas que , lorsque vous serez guéri , vous ne retourniez vite au bacquet , dire du mal

des Médecins , de votre bienfaiteur même. C'est l'usage.

C'est sur-tout dans votre paragraphe , avec titre : *Doutes sur ce que vous n'avez pas voulu juger du Magnétisme par ses cures* , pages 21 & suivantes , que vous reprochez amplement aux Médecins de méconnoître la nature , d'ignorer ce qu'elle peut faire , de n'avoir ni confiance en elle , ni des expériences de comparaison suffisantes entre la Médecine naturelle & la Médecine artificielle. Quel dommage que vous soyez toujours si étranger à tout ce qui est fait & connu !

Vous savez ou vous ne savez pas qu'il n'y a pas d'axiôme plus connu , plus reçu , plus cité en Médecine , que celui qu'a laissé Hippocrate : *Natura morborum medicatrix* ; la nature guérit les maladies. Le Médecin n'est que son ministre , son aide , son interprète. Personne n'est plus persuadé de cette vérité que les Médecins ; mais en même-tems qu'ils la connoissent , ils savent la réduire à sa juste valeur. Vous sentez qu'il faudroit vous faire un cours complet de Médecine , pour vous expli-

quer tous les cas où il faut agir , se reposer , attendre , favoriser les crises , modérer les efforts trop violens de cette nature , ou lui donner des forces lorsqu'elle en manque & va succomber. Il est bien certain que vous n'êtes pas obligé de savoir ces choses-là ; aussi personne ne se seroit douté que vous écrieriez sur la Médecine. Il est malheureux que , dans votre Brochure , on trouve légèreté , esprit , style , agrément , enfin que tout y soit , excepté la vérité.

Certainement , s'il y a un reproche à faire aux Médecins Hippocratiques , c'est d'avoir eu trop de confiance , en général , en la nature. C'est ce qui nous a été reproché vingt fois & peut-être avec fondement. Voilà pourquoi Erasistrate appelloit les observations d'Hippocrate , une méditation perpétuelle sur la mort. Nous n'avons été forcés de devenir agissans , que lorsqu'une expérience longue & suivie , nous a convaincus que la nature étoit impuissante. On vous citeroit deux cent circonstances où elle est parfaitement nulle ; autant où elle est faible & a besoin de secours nt où ses efforts

trop impétueux, trop violens, tendent à tout rompre, ont besoin d'être réprimés, & très-peu où elle se suffise à elle-même, c'est-à-dire, où la guérison soit complète par ses seuls efforts. Les cas où le Médecin agit de concert avec elle, sont les plus fréquens; & c'est ainsi que ces deux puissances se prêtent mutuellement leur secours.

Vous demandez des expériences comparatives, faites en grand, entre l'art & la nature, dans les maladies graves. Hélas ! ces fortes d'expériences n'ont été que trop faites, malheureusement pour l'homme. Dès le berceau de la Médecine, on vit, dans la peste qui ravagea l'Attique du tems de Thucydide, que la nature aux prises avec cette maladie, en guérissoit autant que l'art, c'est-à-dire, que ni l'un ni l'autre n'étoient heureux, & que le plus grand nombre y succomboit. Dans celle qui rendit la terre presque déserte, qui fit périr les deux tiers de l'humanité, dans le quatorzième siècle, & dont Gui de Chauliac & Vinario furent témoins, on vit que presque tous les malades abandonnés à la nature,

mouroient ; par l'effet de l'art , dans le dix-septième siècle , on parvint à sauver un tiers des malades dans la même maladie. La suète Angloise , à la fin du quinzième & au commencement du seizième siècles , fit périr en Angleterre & en Allemagne , environ cinq à six cent mille malades abandonnés à la nature. Lorsque l'art eut découvert une méthode , on en sauva les trois quarts. Abandonnez à la nature un homme attaqué de la colique des Peintres ; vous verrez ce qu'il deviendra ; ce pauvre malheureux , après avoir souffert des douleurs indicibles & languir , un tems infini , devient enfin impotent & perclus de ses membres. Livrez-le à l'art , le lendemain ou le surlendemain , déjà à ses fonctions ordinaires , il est étonné qu'on lui demande s'il a été malade. Le mal de gorge gangréneux , la fièvre pourpreuse , la fièvre miliaire , la petite vérole , dans leur origine , sur cinquante malades , en emportoient quarante : aujourd'hui , sur le même nombre , on en sauve près des neuf dixièmes. Dans cette fièvre particulière des femmes en couche , & que nous appelons *puerpérale* , observée sur-

tout

tout dans les Hôpitaux , une expérience d'environ trente ans a prouvé que la nature n'avoit pas pu guérir une seule malade. Par l'effet d'une méthode que l'art a découvert & perfectionné , on les guérit presque toutes. Jamais la nature seule n'a pu guérir un malade attaqué de lèpre , de mal vénérien , d'écrouelles , d'hydropisie. On fait que l'art remédie à la plupart de ces maux , & d'une manière certaine. Je passe sous silence une infinité d'autres exemples , qu'on pourroit alléguer pour des maladies beaucoup moins graves.

En voilà assez , pour vous donner une idée de ces expériences de comparaison faites en grand , que vous demandez. Il ne survient jamais une épidémie , où l'occasion de les faire ne se présente , & où elles ne soient faites. Elles ont été faites également dans la fièvre ardente dans la phrénésie , dans la pleurésie , dans la péripneumonie , dans les fièvres malignes. Commencez par lire Hippocrate , Septalius , Potel , Freind , De Haen , Doëkers , &c. & vous verrez ensuite si vous avez des questions

à proposer aux Médecins , des expériences à tenter , des réformes à faire en Médecine.

Que pensez-vous, Monsieur , de cet homme qui commençoit son discours, en disant : je vais, Messieurs , vous faire la description du Chili. Je médite une grande réforme dans ce pays. Quelqu'un qui y avoit voyagé , & qui étoit présent, l'interrompant , lui demande : y *avez-vous été ?* Non , répond-il ; mais je parle de tout.... je parle bien ; & j'ai des idées. Je ne vous cache pas que bien des personnes, dès la première page , ont jugé votre livre , & l'ont fermé.

Vous reprochez encore aux Commissaires d'avoir exigé que les effets du Magnétisme fussent prompts & sensibles, & vous les faites raisonner à votre manière. De raisonnement en raisonnement, vous arrivez à cette chute, qui est, que le bacquet est *une cause*, & le soulagement que vous avez éprouvé, *un effet*. (voyez pag. 37). Vous soutenez de plus, que, pour conclure, par exemple, que le bacquet soit une cause, il n'est pas nécessaire

que ses effets soient d'abord sensibles & palpables, pourvu qu'il arrive des changemens au bout d'un tems ; & vous citez un exemple de changement d'état d'un malade , au bout de trois semaines. Mais supposez , Monsieur, telle maladie qu'il vous plaira imaginer, telle fanté que vous voudrez choisir ; placez le sujet vis-à-vis d'un bacquet, ou d'un cuvier, ou d'un pot de chambre, pendant trois semaines. Dites-lui, ou ne lui dites pas que ce corps est magnétisé ; si, au bout de ce tems, il n'a pas éprouvé un effet quelconque, un changement dans son état, soit en bien, soit en mal, je consens que tout ce que vous avez avancé soit vrai, que tous vos reproches soient fondés.

Vous ne pouvez pas vous consoler, à ce qu'il paroît, de cette conclusion des Commissaires, *que les prétendus effets du Magnétisme sont ceux de l'imagination, ou de l'attouchement, ou de l'imitation* ; & en l'examinant *tanquam iratus*, pour démontrer leur tort, vous leur faites une comparaison, qui consiste à dire : que si l'on pouvoit raisonner & conclure ainsi, il seroit également permis, lorsqu'on a donné

un purgatif , d'attribuer ses effets à l'imagination , à l'attouchement , ou à l'imitation , & de les expliquer par une de ces trois causes. Mais vous-même , ne trouveriez - vous pas absurde qu'un Artiste , par exemple , pour rendre raison du mouvement d'une machine , qui pourroit être mue par trois puissances , par l'eau , l'air & le feu , eut recours à des agens inconnus , à d'autres causes qu'à celles dont il peut prouver l'existence , la réalité , calculer même l'action & les forces.

Les Commissaires , pour expliquer les effets dont ils étoient témoins , ne pouvoient donc avoir recours qu'à ce qu'ils voyoient , c'est-à-dire , qu'à leurs véritables causes.

Dans le paragraphe , avec titre : *Autres Doutes sur vos expériences* , (pag. 51 & 54) , je n'ai trouvé , à la rigueur , que vous , qui dites que vous n'avez pas de nom , que vous vous appellés Légion , & puis ce galant homme tourmenté de la furie américaine , qui tâchoit , dites - vous , de vivre *en paix* , comme *en conscience* , &c. Mais , c'est dans celui qui a pour titre : *Doutes sur votre dernière conclusion*

que le *Magnétisme animal* est une chimère ,
 (voyez pag. 64 & suivantes) , que poussé jus-
 qu'aux derniers retranchemens , vous nous
 faites part d'une pensée qui vous est venue à
 ce sujet , & que vous regardez comme une
 trouvaille , comme une vraie découverte.

Vous y dites : « ce fluide tant annoncé par
 » M. Mesmer , que son Apôtre regarde comme
 » le ministre de toutes les fonctions vitales
 » de l'homme , ne seroit-il point aussi celui
 » de toutes les fonctions intellectuelles , le
 » ministre de la sensation , de la mémoire , de
 » l'imagination ? Et si l'imagination étoit elle-
 » même l'un des phénomènes de cet agent ,
 » qu'auriez-vous fait , Messieurs , en rappor-
 » tant à la seule imagination tous les phéno-
 » menes du Magnétisme animal ?... Hélas !
 » dites-vous , vous n'aviez rien fait du tout ,
 » que tourner autour de M. Mesmer. »

Vous ajoutez , pag. 73 : « Du fond de
 » mon trou de Province , je n'ose me flatter
 » d'avoir entrevu la vérité , dans le fond de
 » son puits. Mais si , par hasard , j'avois eu
 » ce bonheur , tout votre rapport , Messieurs ,

» ne feroit, en vérité, qu'un grand bruit perdu ;
 » vos expériences sur l'imagination n'abouti-
 » roient elles-mêmes qu'au principe de M.
 » Mesmer , mais par une voie détournée » .

Il faut convenir que peu de Lecteurs s'attendoient à cette conclusion. Vous avez tant d'art que vous faites tourner au profit du Magnétisme, la chimere même du Magnétisme, sur-tout , lorsque vous dites , du fond de votre trou de Province , que, puisque tous les effets observés sont ceux de l'imagination , à coup sûr , *l'imagination elle-même doit être l'effet du Magnétisme.*

Voilà donc l'imagination elle-même l'effet du Magnétisme. Quand le Jongleur d'Amérique, barbouillé de roucou , fait voltiger ses plumes , & qu'il annonce au troupeau , qui le suit , que le grand Esprit leur ordonne à tous , sous peine de mort , de lui apporter chacun un présent de valeur ; il est certain que l'acte par lequel chaque Américain remue les bras & les jambes , pour aller chercher , ou porter ce présent de valeur , est un effet de son imagination fortement frappée de la puissance du grand

Esprit, & que l'imagination elle-même est l'effet du fluide magnétique du Jongleur, porté d'une part, de l'extrémité de ses doigts, en gesticulant, jusqu'à la rétine des yeux, & de l'autre, par le son de la voix, jusqu'au tympan de l'oreille des spectateurs, qui détermine la course qu'ils font pour porter au Jongleur des présens de valeur. Sous ce point de vue, la carabine de Mandrin a dû être un furieux conducteur du Magnétisme, lequel est bien plus ancien qu'on ne pense. Que fait-on même, si les grands Prédicateurs n'ont pas dû tous leurs succès au fluide magnétique, dont ils étoient imbus, & qu'ils faisoient passer avec rapidité par la prunelle, par le tympan, & souvent même par la bouche de chaque auditeur, comme le dit très-bien Virgile : *intentique ora tenebant.*

En analysant bien ce Magnétisme, on trouvera peut-être, un jour, pourquoi tel ou tel individu en est plus ou moins susceptible, à raison de la grandeur de la bouche, & sur-tout de celle des oreilles qui font, comme on fait, d'après une proposition de M. Mesmer, que le *fluide magnétique*

est toujours renforcé par le son, la principale voie ou partie par laquelle il s'insinue ; & relativement à cet avantage, il est possible encore qu'on dise de ceux qui en sont bien pourvus : *gaudeant bene nati* ; car tout est affaire de mode ou d'opinion, dans ce monde. J'avoue que cette découverte vous appartient, & qu'elle est belle. Vous prouvez qu'il est possible d'entrevoir, dans un trou de Province, une superbe vérité.

C'est dans le paragraphe, qui a pour titre : *Doutes sur ce que vous auriez dû faire*, (pag. 73), que vous vous comparez modestement à la tortue qui marche à quatre pates, & que vous annoncez que, dans tout ce que vous allez dire vos doutes seront plus forts que jamais : ce qui forme environ deux pages pour ce qui vous concerne, (ce n'est pas trop) ; mais ne pouvant pas vous perdre de vue, vous nous entretenez encore un peu de vous ; enfin, vous vous quittez, pour nous parler de l'intérêt, de l'esprit des Corps en général, & du despotisme en particulier, qu'exercent les Médecins ; « despotisme, dites-vous, le plus com-

» plet dont l'homme soit capable , sans ex-
 » cepter peut-être le despotisme religieux, (voyez
 » pag. 101), & vous comparez charitablement
 » les Médecins aux Jésuites ».

Il est certain que des êtres isolés , tels que les Médecins , qui ont tous intérêt de gagner , de conserver la confiance & l'estime publiques ; qui font partie de la société ordinaire ; dont la plupart ont une famille à placer ; qu'on appelle & qu'on renvoie , quand on veut (souvent même sans les payer) , dévoués par état au service du Public ; auxquels presque tous les plaisirs ordinaires sont interdits ; dont les occupations les plus familières & les plus chères sont , à peu près , celles des Sœurs grises ou des Freres de la Charité ; qui font l'office d'amis , de consolateurs du genre-humain , qui ne se permettent pas la moindre indiscretion sur les foiblesses de tout genre , dont ils font journellement témoins ; qui ne trahissent jamais la confiance d'un malade ; qui n'ont d'autre but , d'autre ambition que de guérir les maladies ; qui sont obligés de dévorer tous les dégoûts inséparables des cris , des plaintes des mourans ,

des vaporeux ; qui ne refusent jamais d'aller au secours des pauvres , des pestiférés , lorsque l'occasion s'en présente ; dont les places sont les moins lucratives ; dont tous les travaux , soit anatomiques , soit chymiques , sont très périlleux pour eux , & toujours dirigés vers l'utilité publique ; dont plusieurs ont fait des épreuves sur eux-mêmes , quelquefois funestes , pour découvrir les qualités des corps dont l'homme fait usage ; dont enfin , on citeroit des milliers morts au service des malades , dans les calamités publiques ; il est certain , dis-je , que des citoyens de cette espèce , doivent former une classe d'hommes fort dangereuse dans la société , & que tous les honneurs qu'on leur a décernés , tous les monumens , tous les témoignages d'estime & de reconnoissance publiques , toutes les statues , toutes les couronnes civiques qu'ils ont mérité , tous les services qu'ils ont rendus , tous leurs travaux ne doivent être comptés pour rien , du moment qu'ils ont eu le malheur de vous déplaire.

On admire , dans ce paragraphe , la tranquillité d'ame , & sur-tout , la véracité , avec

laquelle vous dites : « Depuis la proscription
 » de la circulation du sang , qui ne cessa point
 » de circuler , jusqu'à celle de l'inoculation ,
 » que nous ne cessâmes point de pratiquer ,
 » écoutez les cris , contemplez l'acharnement
 » de votre Corps ». (Ne diroit-on pas qu'il
 est question ici d'une troupe de diables assem-
 blés , & ligués contre ce genre-humain). Vous
 ajoutez , avec le même sang froid , pag. 104.
 « La grande différence entre le sérail & vos
 » écoles , est que les exécutions du sérail se
 » font par des muets , & que vous voulez
 » faire étrangler ceux qui disent des vérités par
 » des gens qui ne parlent que trop. Mais il
 » s'agit de vous ôter tout , votre fortune ,
 » votre existence , & même votre honneur ;
 » c'est un combat à la vie & à la mort ».

S'il s'agissoit de quelque chose de plus sé-
 rieux que de tours de gibecière ; si tout n'étoit
 permis à une personne attaquée de nerfs , sou-
 vent dans le délire , on lui diroit : quoi ! vous
 prenez sérieusement des ordonnances de Mé-
 decine , pour des actes de despotisme , des
 disputes d'école , pour des conspirations contre

le genre-humain ; l'école elle-même , pour un fêrail ! vous faites plus ; au risque de toucher , vous ajustez le poignard sur le sein de mille citoyens paisibles , honnêtes , vertueux , occupés à faire le bien , qui ne vous ont rien fait , que vous ne connoissiez pas. Vous essayez de troubler leur tranquillité. Vous avez donc le malheur de ne point croire à la vertu. Mais vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer. Vous ne vous connoissiez pas vous-même. Dans un moment de mauvaise digestion , vous vous êtes trop identifié avec vos héros , Mesmer & Bléton ; malheur alors à ceux qui se sont présentés , qui ont entrepris de les démasquer ; & vous n'avez apperçu que les Médecins. Votre vengeance étoit donc naturelle ; tous les Magnétismes étoient votre propriété , & les procédés des gens de l'art , un attentat à votre bien , à votre tranquillité , à votre droit le plus sacré. Peut-on faire un crime à un enfant de battre celui qui lui enlève sa poupée. N'étiez - vous pas alors un véritable enfant ? Votre colère n'étoit - elle pas fondée ? Que n'avez - vous pas fait pour la

prouver ; que n'avez - vous pas dit pour la justifier ?

Vos *Idées sur la manière d'expérimenter & de vérifier le Magnétisme animal* (p. 105 & suiv.), sont un peu moins noires. D'ailleurs, dans ce paragraphe, vous y parlez encore beaucoup de vous ; (voyez p. 105, 113, 117 & 118), & votre présence devoit nécessairement vous appaiser. Aussi, un retour sur vous-même, & la force de la vérité vous arrachent-ils cet aveu :

« Oui, Messieurs, je le dis sans flatterie,
 » à considérer toutes les professions qui, dans
 » la société, remplissent le loisir, ou les besoins
 » des hommes, je n'en connois aucune, quant
 » à moi, où l'on trouve plus que dans la vôtre,
 » des hommes aimables, de vrais savans, de
 » bons citoyens, d'excellens pères de famille,
 » des amis sûrs, (voyez p. 118) ».

Encore passe, c'est un peu plus doux.

Vous dites, avant de finir, que la Médecine cesse de nous tromper, & nous ne nous livrerons plus par désespoir, aux Charlatans. Si cette proposition est raisonnable, il paroît

que le choix que vous faites des Médecins , votre impatience , votre inquiétude ne le sont guères. Eh ! que ne prenez - vous des hommes de l'art qui sachent vous calmer. Leur despotisme , que vous redoutez tant , fera toujours subordonné à votre volonté. Vous croyez donc qu'ils sont tous partisans des drogues ! Pour ne pas vous tromper , choisissez ceux que les Apothicaires n'aiment point , il y en a ; mais avouez plutôt que le peuple des vaporeux ne sauroit être raisonnable.

Voyez de quelle manière les Charlatans vous bercent , depuis environ 25 ans. L'un vous a fait scier du bois , puiser de l'eau , frotter votre appartement ; un autre vous a noyé dans l'eau de veau ; un berger vous a fait courir sur les plus hautes montagnes de la Suisse ; Cagliostro vous a fait avaler tous ses élixirs ; un autre vous a appliqué sur le corps des appareils de pierre ; un autre berger vous a fait acheter ses paniers d'ordonnances ; enfin celui-ci vous vend la bêtise , sous le nom de *Magnétisme animal* ; chacun de ces trafiquans a été , à son tour , le Dieu de la

Médecine , & aucun de vous n'est encore guéri.

Voyez dans l'*Anti-magnétisme*, & ailleurs , le prix de cette dernière marchandise qui nous vient d'Allemagne , & combien vous êtes injustes à l'égard des Médecins. Rappelez - vous le tems, où elle fut mise en vente , pour la première fois. Celui qui l'apportoit , fut accueilli des Médecins de la Capitale. Des Energumènes écrivent contre les Médecins. On crioit déjà à la persécution , lorsqu'on lui procuroit des malades , pour faciliter ses premiers essais. On les bravoit , on les insultoit même , lorsqu'un Médecin de la Faculté leur enlevoit & partageoit leurs dépouilles avec cet Allemand. Vous le comparez à Socrate , qui n'en est pas encore , dites-vous , à la ciguë ; vous-même vous prenez nos Ecoles pour un Sérail , où l'on étrangleroit volontiers celui qui n'est pas de notre Religion ; tandis qu'avec toutes sortes de droits payés , acquis , cimentés , permis , de dénoncer , de poursuivre un Charlatan , ou tout homme sans caractère , exerçant la Médecine à Paris , on n'a fait encore aucune démarche , on n'a formé aucune plainte contre

Je vôtre. C'est vous seul qui avez fait tout le bruit. Cela me rappelle un domestique souvent en faute , qui pour prévenir les plaintes de son maître, commençoit toujours par le gronder & se plaindre bien fort : celui-ci, pour avoir la paix, se contentoit de lui dire : j'ai tort. Les Médecins se sont permis , sans doute , quelques plaisanteries , sur votre Mesmer ; mais il seroit assez plaisant qu'un Seigneur , dans ses terres , n'eût pas le droit de plaisanter des Braconniers qui viennent chasser dessus. Et qui est-ce qui cède aujourd'hui ses droits aussi facilement que les Médecins ? Voit-on un Parlement, une Jurisdiction, en laisser établir une autre dans son Ressort ? Un Seigneur permet-il qu'un autre prenne ses armes , sa livrée ? Un Fermier souffre-t-il la contrebande ? Il n'y a donc que nous, qui souffrons tout, vos insultes , vos outrages , vos injustices , le braconnage , la fausse livrée , la contrebande ; & c'est cet excès d'honnêteté qui rend tous ces Braconniers , ces Contrebandiers si insolens , & enfin persécuteurs eux-mêmes , se disant toujours persécutés.

Vous dites : si la Médecine étoit bonne , cela
n'arriveroit

n'arriveroit pas. Mais comment pouvez-vous juger de la bonté de la Médecine ? Sera-ce vous , toujours inquiet , toujours extrême , toujours variable , jamais dans une assiette naturelle , qui mettez toujours aux nues , ou dans la boue , un homme de l'art , jamais à sa place.

Vous dites encore : si les Médecins avouoient , abjuroient leurs erreurs , mettoient la nature au-dessus de l'art , on pourroit leur donner sa confiance. Mais on voit bien que vous ne savez à qui vous en prendre. Il n'y a point de profession au monde où les erreurs soient mieux connues que celles des Médecins. Eux-mêmes les dévoilent , les publient assez ; & on fait bien qu'en général ils ne s'épargnent pas. Vous méditez une réforme en Médecine ; vous voulez que les Médecins se corrigent ; mais que diriez-vous de quelqu'un , qui , voulant réformer un édifice , dont il ne connoît qu'un côté foible , c'est-à-dire , quelques pans de murs qui en masquent l'intérieur , la belle ordonnance & ses effets , donneroit , avec importance , un plan de nouvelle construction , ainsi qu'un

ordre de renverser tout l'édifice qui existe , & qui apprendroit , au même instant qu'on y porte la hache , que celui qu'il veut abattre , est précisément construit & ordonné comme il le desire ? Si , dans le tems que le Louvre était masqué de tous côtés , par des bâtimens , construits dans l'intérieur , ou par des décombres , quelqu'un en eût jugé par les échoppes de la cour où l'on vendoit du fromage , croit-on qu'il en auroit eu une idée bien juste ? Depuis qu'on en a écarté toutes les petites cabanes , qui ne tenoient point à l'édifice , quel développement , quelle richesse ! quelle beauté ! Commencez par accorder aux Médecins & à la Médecine , la considération qu'ils méritent , leurs privilèges , leurs droits ; ne les confondez pas avec des Pantalons , des Bouffons , des Histrions , des Charlatans ; que ceux qui ne croient point aux vertus ne se mêlent point de leurs affaires , (ils infecteroient l'univers de leur manière de penser) que les pestes publiques , qui empoisonnent tout , soient réprimées ; & alors on verra de quel côté la réforme est à faire.

Si vous avez besoin d'un Médecin , prenez

un homme simple , sensible , honnête , un peu Philosophe , ami du vrai , qui n'ordonne pas beaucoup de drogues , & qui ait des lumières , vous verrez si vous aurez jamais lieu de vous en repentir. Mais ce n'est pas celui que vous choisirez , il vous faut un merveilleux , un homme à miracles , qui vous guérisse subitement & sans vous toucher.

Convenez que vous ne savez trop ce que vous demandez , ni ce que vous voulez ; qu'il est de l'essence de certaines maladies , de faire courir les malades après des chimères , & qu'il n'y a que les illusions qui leur plaisent ; que la vérité , le bien public , les découvertes réelles , vraiment utiles , sont des choses bien indifférentes pour eux ; mais que la marche bien combinée d'un Charlatan habile , les séduit autant que l'obscurité dans laquelle il s'enveloppe & à la faveur de laquelle il se fauve toujours ; & qu'enfin , aujourd'hui , un imposteur adroit , qui nie tout ce qu'il a avancé , qui refuse tout ce qu'il a demandé , qui brave tout , qui se moque de tout , doit être un homme bien supérieur à tout ce qui existe.

En voilà assez, Monsieur, sur vous & sur votre Livre. Après avoir lu & analysé les principales propositions qui y sont contenues, je crois être en droit d'en conclure :

D'abord, que vous avez parlé beaucoup de vous, soit en commençant, soit en continuant, soit en finissant, ce qui a paru à beaucoup de Lecteurs un hors-d'œuvre fort déplacé ; en second lieu, que vous avez dit beaucoup de mal des Médecins & de la Médecine, sans connoître les Médecins, ni la Médecine ; en troisieme lieu, qu'aucun de vos reproches n'étoit fondé ; en quatrieme lieu, que tous les frais d'esprit, de tems, de papier, de phrases, d'antithèses, de peroraisons & d'apostrophes, que vous avez faits sur-tout pour ramener les Médecins à la nature, ce qui forme au moins les deux tiers de votre Ouvrage, sont souverainement inutiles & entièrement perdus ; en cinquième lieu, que vous ne nous avez rien appris, sinon que votre bile est souvent fort âcre, & que vous broyez par fois du noir ; en sixieme lieu, que vous avez voulu traiter fort gravement & comme une affaire d'État, une faribole,

une chose digne du plus profond mépris ; & qui devoit être fort au-dessous de vous & de vos talens ; en septieme lieu , que la chose principale , celle qui pouvoit seule assurer quelque succès à votre écrit , la seule qui persuade , y manque entièrement ; c'est la vérité qu'on n'y trouve nulle part ; d'où il suit que , si votre but n'a été que de nuire aux Médecins & à la Médecine , il est entièrement manqué ; en neuvieme lieu , que si vous aimez sincèrement cette vérité & le bonheur des hommes , vous avez une belle occasion pour le prouver , soit en vous rétractant , soit en allant au secours de l'humanité , soit en rendant justice à qui elle est due ; mais que si vous n'aimez ni la vérité , ni le bien public , vous ne répondrez rien , vous ne ferez rien , vous ne direz rien ; en dixieme lieu , que c'est d'un ridicule suprême , n'étant ni Médecin , ni Physicien , ni instruit dans aucune de ces Sciences , d'avoir entrepris un ouvrage qui n'a pour objet , que des questions de Physique & de Médecine ; que le ridicule seroit le même , si les Médecins présentoient au Parlement un plan

de réforme sur la Jurisprudence. Tous les Jurisconsultes ne feroient-ils par en droit de leur dire : de quoi vous mêlez-vous , que deviennent vos malades , tandis que vous passez votre tems à délibérer sur de pareils objets ? Si vous êtes Magistrat , n'est-on pas en droit de vous demander ? Que deviennent la veuve & l'orphelin , si au lieu d'aller à leur secours & de leur être utile , vous vous occupez à faire des Livres contre les Médecins ?

F I N.

ERRATA.

Page 31, ligne 22, prenoient ; lisez, prônoient.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

ERRATA

Page 31, line 22, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 23, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 24, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 25, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 26, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 27, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 28, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 29, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 30, "provisional" for "provisional"
Page 31, line 31, "provisional" for "provisional"